

5 mois plus tôt

Du sang.

Il y a du sang partout. Sur la neige. Sur mes mains. Du sang qui coule de mon sourcil gauche. Du sang dans ma bouche. Je sens son goût métallique sur ma langue, je le sens s'engouffrer dans tout mon corps, des flots de sang. Une douleur vive part de mon cou, descend jusqu'à ma main, et chaque partie de mon corps est engourdie par le froid. Je frissonne sans pouvoir me contrôler. Des flocons de neige tombent sur mon visage, mouillant mes lèvres. J'ai la gorge qui brûle, comme si j'avais passé des heures à hurler ou à pleurer. Les ombres des arbres qui m'entourent se referment sur moi, m'emprisonnent.

Ma respiration s'accélère.

Comme dans un flash, je revois un camion. Puis des klaxons, des roues qui crissent. Et papa qui me hurle de m'accrocher à mon siège.

Papa.

— Papoushka ?

Je l'appelle, mais ma voix est trop faible.

Rien.

La peur s'empare de moi et je tourne lentement la tête de l'autre côté.

Papa !

Son corps est dans une position étrange, sa jambe est placée à un angle qui ne semble pas naturel et il a le bras levé au-dessus de la tête. On pourrait penser qu'il s'est évanoui ou qu'il dort, mais ses yeux clairs si bleus – comme les miens – sont grands ouverts.

Je murmure :

— Papoushka.

Mais il ne bouge pas.

— Papoushka !

Ma voix se brise. Quelqu'un va nous trouver. Les secours vont arriver. Ils vont s'occuper de nous.

Je serre les dents et millimètre par millimètre je me rapproche de lui. Ma main touche la sienne et je glisse mes doigts entre les siens.

Sa peau est chaude. Tout va bien. Il va bien.

— Ça va aller, Papoushka. Tu n'as rien, lui dis-je, dans un état second. Tu n'as rien.

Je répète cette phrase, encore et encore, jusqu'à ce que tout se trouble autour de moi, jusqu'à ce que la douleur soit si forte que je me laisse submerger.

Et je ferme les yeux.

La musique de Chopin est la bande-son de ma vie.

Papa jouait ses valse les plus déchirantes, maman me fredonnait ses nocturnes en berceuse quand j'étais enfant, et mes jambes me démangent de faire des arabesques chaque fois que j'entends les Polonaises opus 40. Chopin a été mon échappatoire, le véhicule de mes rêves d'avenir, de mes désirs – jusqu'à m'ôter la peur d'ambitionner un jour de danser le rôle de Cendrillon au théâtre Bolchoï de Moscou.

Mais ça, c'était avant.

La mélodie lancinante du Prélude opus 28 de Chopin m'opresse. Cette œuvre s'appelle aussi *Suffocation*. Ça lui va bien. Maman l'écoute en boucle. Elle est affalée sur la table au fond du salon. Il n'y a qu'une seule lampe qui fonctionne et la pénombre s'installe autour d'elle tandis qu'elle enchaîne les verres de vodka.

— Maman, tu as besoin de dormir, lui dis-je pour la cinquième fois.

Elle se noie dans l'alcool comme s'il n'y avait pas de lendemain, et peut-être est-ce là ce qu'elle espère. Sa tête balance d'un côté à l'autre. Elle est déjà loin. J'ai manqué mon rendez-vous chez le médecin

aujourd'hui parce qu'elle était trop ivre pour conduire. J'ai dû encore mentir pour elle. Le Dr Gibson m'a crue et nous avons repris rendez-vous dans quinze jours. Il a accepté que je fasse du bénévolat au centre communautaire pour enseigner la danse classique aux petits tant que je suivrai ses recommandations (porter ma genouillère, faire des exercices de musculation et ne pas sauter). Il a même transmis mon nom à la responsable des bénévoles du centre. Elle cherchait une étudiante, mais je l'ai convaincue durant l'entretien de me donner ma chance, même si je n'ai que dix-sept ans. Si je m'en sors bien avec les enfants samedi prochain, j'irai leur donner un coup de main tous les week-ends pendant quelques heures.

Maman se lève en titubant, la bouteille à la main.

—Je veux que tu dégages de ma vue, crache-t-elle en me repoussant.

Je n'aurais pas trébuché avant. Après tout, l'équilibre est tout pour une ballerine, mais ma genouillère rend mes mouvements erratiques et maladroits. Je m'effondre dans les étagères qui contiennent les ouvrages des auteurs préférés de ma babouchka : Tolstoï et Shakespeare. Elle adorait *Anna Karénine* et *Roméo et Juliette*. Elle riait toujours en lisant un pamphlet sarcastique que Tolstoï a écrit au sujet de Shakespeare, et elle pouvait parler de littérature pendant des heures. Si ma babouchka était là, elle aurait peut-être su parler à maman. Mais, en même temps, je suis soulagée qu'elle n'ait pas vu notre famille exploser en vol après l'accident.

—Tout est de ma faute !

Les mots de maman s'enfoncent dans mon cœur

comme un poignard, car je sais que je ne peux pas la convaincre du contraire.

— Tout est de ma faute, gémit-elle. Je l'ai tué!

Sa voix monte crescendo.

— Je ne veux pas te voir! Sors d'ici!

Mon estomac se noue. Elle a beau me repousser, j'ai toujours la même réaction : j'ai envie de la reconforter, de lui dire qu'elle n'est pas responsable.

Je suis responsable.

— Tu n'étais pas dans la voiture, dis-je en prenant ma voix la plus douce. J'y étais. Tu n'as rien fait du tout.

— Je t'ai demandé de sortir d'ici!

Maman me hurle en pleine face, mais je ne bouge pas. Même si sa folie furieuse me fiche une peur bleue, elle ne me frappe jamais. Pas une seule fois, même ivre morte, depuis l'accident.

— Écoute, maman.

— Toi, écoute!

Elle pointe un doigt tremblant vers moi, son visage habituellement si gracieux est déformé par le masque du désespoir : son mascara se fond dans une traînée de larmes, ses yeux bleus, un peu plus clairs que ceux de papa et les miens, sont bouffis, et sa bouche capable de si charmants sourires n'est plus qu'une fine ligne pincée.

— Je veux que tu disparaisses. Si seulement tu ne lui avais pas demandé de te ramener.

Je ne voulais pas qu'il me reconduise ce jour-là, mais il ne m'avait pas laissé le choix. Je voulais savoir pourquoi il était tellement en colère. Je voulais qu'il me parle. Et je devais repartir à l'école.

Il comprenait à quel point c'était important pour moi, et il avait insisté pour m'emmener afin que je ne rate pas mon vol.

— Si seulement...

Elle ne finit pas sa phrase. Au lieu de cela, elle descend un autre verre.

— Va-t'en !

Je touche le collier que mes parents m'ont offert pour mes treize ans. Suspendu à la chaîne en argent, il y a un pendentif que j'avais convoité pendant des semaines : des chaussons de danse avec un diamant rose pâle. Papa m'avait dit qu'il serait mon porte-bonheur. Je le portais pour mes premiers spectacles à l'École des Arts de la Scène. Je l'avais sur moi le jour où j'ai décroché mon premier rôle important. Mais il ne nous a pas protégés de l'accident. Le toucher me calme et me brûle en même temps, mais je n'ai pas le courage de l'enlever.

Je fais une nouvelle tentative :

— Maman...

— Je l'ai tué !

Elle hurle tant que tout le quartier doit l'entendre. Notre voisinage ne compte qu'une quinzaine de maisons, mais les gens vivent là depuis toujours. Lorsque nous avons emménagé dans la maison de ma babouchka il y a deux semaines, tout le monde nous a accueillies à bras ouverts, et nous a offert des tartes aux pommes et des ragoûts. Maman a fait son numéro habituel : elle a remercié les gens chaleureusement avant de descendre la moitié d'une bouteille de vodka une fois la porte refermée.

Cette maison m'évoquait avant les plaisirs de l'été

et les longs moments passés avec ma meilleure amie, Becca, et avec mes parents qui faisaient semblant de bien s'entendre pour ne pas inquiéter ma grand-mère ou leurs amis. Mais ce n'est pas l'endroit où j'aurais choisi de revenir après tout ce qui est arrivé. Ma babouchka est morte en janvier en léguant la maison à mes parents. J'ai demandé à maman pourquoi on ne pourrait pas commencer une nouvelle vie ailleurs, très loin. Elle m'a répondu que les larmes n'ont cure de l'endroit où l'on est, que la tristesse vous suit partout, et qu'au moins, dans la petite ville où elle a grandi et où nous avons passé tous nos étés, ses amis pourraient l'aider à trouver du travail. Effectivement, elle a décroché un poste d'assistante à mi-temps dans le cabinet d'avocats du père de Becca et elle commence demain. Rester dans notre maison du Maine était de toute façon devenu trop coûteux. Une autre bonne raison de s'installer à Everbird dans le New Jersey, selon elle.

Je sens la tension m'oppresser la poitrine, mais pleurer ne changera rien. Elle n'est plus en état de m'écouter, peu importe ma colère ou ma détresse.

— Je suis désolée, murmuré-je.

J'attrape mon manteau, mon sac à dos et je ferme la porte sans prendre la peine de dissimuler ma cicatrice sous du fond de teint comme j'ai l'habitude de le faire. Quand la voiture s'est écrasée contre l'arbre, des éclats du pare-brise sont entrés sous ma peau et ont arraché une partie de ma joue gauche. L'opération chirurgicale a laissé une cicatrice rouge, qui prend naissance au milieu de la joue et remonte jusqu'à l'oreille. Mais, en ce moment précis, je me fiche bien

de mon visage. J'ai juste besoin de me réfugier dans le seul lieu capable d'apaiser mes pensées et de tarir le flot de tristesse qui se déverse dans mes veines comme un torrent sans fin. Le lac situé à un kilomètre de la maison a toujours été mon endroit préféré en été. C'est là que Becca m'a appris à nager, là que nous nous sommes fait le serment d'être «sirènes pour la vie». C'est là que j'allais répéter en cachette le soir quand tout le monde était couché, et là que j'ai les meilleurs souvenirs de mes parents. Avant que l'alcoolisme ne transforme ma mère en monstre, avant leurs bagarres et avant l'accident qui a tué mon père et mes rêves.

Le raccourci pour aller au lac de la maison est un chemin de terre très mal éclairé, mais je connais la route par cœur. Je presse le pas sur le chemin, réglant mon iPod sur les morceaux les plus enjoués de Chopin. Mais je n'arrive pas étouffer la voix de maman. Elle résonne dans ma tête. *Tout est de ma faute!* Je sais qu'elle se trompe, car ce n'est pas elle qui l'a tué. C'est moi. Si seulement je n'avais pas eu cette dispute avec lui dans la voiture. Si seulement je l'avais averti de l'arrivée du camion. Je ravale un sanglot et arrache ma genouillère pour marcher plus vite. Au début, mon genou est raide, mais, au moins, je peux étendre ma jambe et allonger ma foulée.

La seule vue du lac m'apaise et me soulage. L'endroit est très fréquenté en été, mais, par cette fraîche soirée de septembre, il n'y a personne. Les lumières qui éclairent le rivage vacillent, et les grands arbres dessinent des ombres fabuleuses au sol. Un parasol rose est abandonné près du banc à côté de l'aire de pique-nique. Je monte le volume de mon

iPod, m'installe sur le banc et fouille dans mon sac à dos. Mes pointes portent les marques d'usure des années passées, et, j'ai beau frotter, il y a une tache qui ne veut pas partir.

Les souvenirs affluent quand je les chausse : mon père qui me tend un bouquet de lys après chacun de mes récitals, la troupe de l'École des Arts de la Scène qui se faufile en douce dehors pour manger des glaces, les sorties en canot l'été sur le lac avec Becca et ma babouchka, les heures et les heures de barre fixe.

Tout cela n'existe plus.

La danse a toujours été mon moyen de m'évader de la réalité : les disputes de plus en plus fréquentes de mes parents, la mort de ma babouchka seule à l'hôpital parce que personne ne m'avait dit qu'elle était malade, ma peur de laisser quiconque s'approcher trop près de moi.

La danse a toujours été mon avenir.

Danser a toujours été qui je suis. Alors, même si je ne peux plus danser comme avant, même si je ne peux pas faire porter trop de poids sur mon genou, je suis convaincue que je vais remonter au sommet, que je vais prouver au Dr Gibson et aux autres qu'ils se sont trompés en affirmant que je ne pourrais sans doute jamais remonter sur scène. Juilliard a reporté mon audition et le directeur de l'École des Arts de la Scène m'a dit qu'il gardait une place pour moi si je voulais revenir. Si je pouvais revenir.

Je me sers du banc comme d'une barre fixe, plie lentement les genoux, dans l'alignement des orteils. Talons en appui ferme sur le sol, je descends le plus bas possible en étirant mes muscles, mais sans

réaliser mieux qu'un demi-plié. Je m'échauffe pendant dix minutes, concentrée sur ces mouvements familiers. Les étoiles se reflètent sur l'eau; ce serait le décor idéal pour une représentation du *Lac des cygnes*. J'aimerais pouvoir me mettre en position de grand jeté, sentir le vent me porter dans les airs, mais j'ai mieux à faire que de mettre en péril les progrès que j'ai réalisés. La dernière fois que j'ai essayé, ma rotule a failli lâcher. Mes deux genoux ont été brisés dans l'accident de voiture, mais ma jambe pivot a le plus souffert.

Alors, je me contente de piquer mon pied pour faire des petits pas de bourrée. Je vais de plus en plus vite, jusqu'à ce que je heurte un rocher. La peur me coupe le souffle. Pour éviter d'atterrir sur ma mauvaise jambe, je me laisse tomber sur les fesses.

Papa disait souvent qu'il existe un proverbe russe pour chaque situation. Chaque fois que j'étais déçue parce qu'une répétition s'était mal passée, je l'appelais. Il me demandait alors si j'avais donné le meilleur de moi-même. Quand je répondais oui, il me demandait ensuite si j'avais appris quelque chose, puis il disait «*Na bezryb'ye i rak-ryba*», ce qui signifie «quand le poisson manque, l'écrevisse est un poisson». C'était sa façon à lui de me dire «un tiens vaut mieux que deux tu l'auras».

Je répète ces mots dans ma tête tout en traçant des cercles autour de mon genou d'un doigt fébrile, guettant le moindre signe de gonflement.

— Tu vas bien ?

Il y a un garçon dans l'ombre, avec un accent et une belle voix de baryton.